

INTRODUCTION AU TEXTE DE BERGSON

Giuseppe Bianco

in Arnaud François *et al.*, *Annales bergsoniennes VII*

Presses Universitaires de France | « Épiméthée »

2014 | pages 11 à 18

ISBN 9782130617648

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/Annales-bergsoniennes-vii---page-11.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

I
INÉDITS

UN TEXTE DE BERGSON SUR KANT

INTRODUCTION AU TEXTE DE BERGSON

par Giuseppe BIANCO

Dans son *Journal*, Charles Du Bos affirme que Bergson lui avait, un jour, confié que «Kant n'avait jamais exercé un très grand ascendant sur son esprit¹». Isaac Benrubi le confirme : l'ambition du jeune philosophe était de «réagir énergiquement contre le kantisme régnant²». Jean de la Harpe ajoute enfin que cette antipathie était telle que les amis de Bergson à l'École normale l'appelaient l'«anti-kantien³». Autour de 1880, le kantisme ne «régnait» peut-être pas, mais certainement Émile Boutroux et, surtout, Alphonse Darlu et Jules Lachelier lui donnaient beaucoup d'importance, d'une part comme arme d'attaque contre le vieil éclectisme de Cousin et Janet, encore très présent à l'Université, et dominant dans

1. Charles Du Bos, *Journal. 1921-1923*, Paris, Correa, 1946, p. 64.

2. Isaac Benrubi, «Souvenirs personnels d'un entretien avec Bergson», in A. Béguin et P. Thévenaz (éd.), *Henri Bergson. Essais et témoignages inédits*, Neuchâtel, La Baconnière, 1942, p. 368-369.

3. Jean de la Harpe, «Souvenirs personnels», in *Henri Bergson, op. cit.*, p. 359.

les classes terminales et les khâgnes, d'autre part comme arme de défense contre le nouveau positivisme promu par les Ribot et les Espinas. Jean-Louis Fabiani a justement remarqué que «la génération philosophique des années 1870, regroupée à l'École normale supérieure, est particulièrement attentive à la proposition néo-criticiste», et il a rappelé le mot de Lachelier selon lequel la plupart de ses élèves à l'École normale «étaient devenus des disciples de M. Renouvier»¹. On connaît la manière dont Bergson, dès 1888, se confrontera à, et se débarrassera de Kant, à travers une véritable *Aufhebung*, initiée dans *l'Essai*, et reprise plus tard dans *L'Évolution créatrice*, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion* et dans *La Pensée et le Mouvant*. Que nous dit de plus ce petit écrit de circonstance, qu'on republie ici cent trente ans après sa première parution ?

Jusqu'à preuve contraire – si l'on exclut le discours prononcé à la distribution des prix du lycée d'Angers en 1882 –, ce compte rendu du *Kant* de William Wallace, publié à l'automne 1883 dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, est le premier écrit publié par Bergson dans une revue académique. Après avoir obtenu son agrégation de philosophie en 1881, en juin 1883 Bergson vient d'achever ses deux années d'enseignement au lycée d'Angers² et de terminer sa traduction d'*Illusions*, le premier livre d'un ami d'Alexandre Bain et contributeur de la *Revue philosophique*, James Sully (1842-1923). La traduction française de ce livre, qui avait été lu et commenté par Wundt et par Freud, est publiée anonymement par G. Baillièrre sous le titre *Les Illusions des sens et de l'esprit*. Après avoir édité un recueil d'extraits de Lucrèce pour l'éditeur C. Delagrave en 1884 et avoir prononcé un discours au lycée d'Angers en 1885³, Bergson publie, l'année suivante, encore un essai dans la *Revue* de Théodule Ribot⁴, avant

1. Jean-Louis Fabiani, «Que reste-t-il de l'intellectuel républicain ?», in *Cahiers Jaurès*, n° 169, 2003, p. 55.

2. Henri Bergson, «La spécialité: discours de distribution des prix à Angers», in *Journal de Maine-et-Loire*, n° 182, 4 août 1882, maintenant in Id., *Écrits philosophiques*, Paris, Puf, coll. «Quadrige», 2010.

3. Henri Bergson, «La politesse», in *Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, 5 août 1885, maintenant in *Écrits philosophiques*, op. cit.

4. Henri Bergson, «De la simulation inconsciente dans l'état d'hypnotisme», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. XXII, juillet-décembre 1886, p. 525-531, maintenant in *Écrits philosophiques*, op. cit.

de devenir «Bergson» soutenant sa thèse en 1888. Le jeune professeur, qui, fort de sa connaissance de la langue et de la littérature scientifique anglaises, traduit Sully et recense Wallace, n'est, en effet, pas encore le Bergson «philosophe de la durée», le philosophe antikanien aux vocations métaphysiques que Lucien Lévy-Bruhl et Gustave Belot décrivent dans leurs comptes rendus de l'*Essai* publiés en 1890 dans la *Revue philosophique*. Si l'on suit ce qu'il confie à Charles Du Bos¹ et à William James², c'est à Clermont-Ferrand que Bergson commence à élaborer la notion qui le rendra fameux. Pendant l'année scolaire 1883-1884, Bergson étudie les chapitres sur «Les notions premières» des *Premiers principes* de Spencer. L'évolutionnisme de ce dernier lui semble représenter la bonne voie, mais le temps lui apparaît comme ne pouvant pas être réduit à «ce que l'on disait [...] il y avait autre chose³». Un peu plus tard, c'est en expliquant au tableau les sophismes de Zénon d'Élée – auxquels son collègue François Évellin venait de consacrer tout un livre⁴ – que le professeur «voit» pour la première fois la durée⁵. Le Bergson d'avant 1884 est donc un «Bergson avant Bergson», un Bergson sans la durée, très marqué par Spencer et par la psychologie anglaise influencée par la théorie de l'évolution.

Comme Daniel Becquemont et Laurent Mucchielli l'ont montré dans *Le Cas Spencer*⁶, pendant les années 1870 et 1880 le spencérisme et la théorie de l'évolution envahissent simultanément le champ philosophique français en voie de constitution, et Spencer est, pendant un peu moins d'une décennie, «l'auteur le plus lu en France». Si Taine et les héritiers de Comte, d'une part, Renouvier et les contributeurs de la *Critique philosophique*, d'autre part, ont tenté de faire barrage à l'évolutionnisme, l'œuvre de Spencer trouve un accès fertile chez Alfred Fouillée, mais surtout chez Théodule Ribot. Ce dernier, aidé par Alfred Espinas, traduit en 1874 les

1. *Journal*, *op. cit.*

2. Henri Bergson, «Lettre à William James du 9 mai 1908», in *Écrits philosophiques*, *op. cit.*

3. *Journal*, *op. cit.*, p. 63.

4. François Evellin, *Infini et quantité*, Paris, Baillière, 1881.

5. Charles Du Bos, *Journal*, *op. cit.*, p. 64.

6. Paris, Puf, 1998.

Principes de psychologie. Ribot avait discuté Spencer et Darwin dans sa thèse de 1869, *L'Hérédité: étude psychologique*, et avait fait de sa revue, la *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, l'un des organes de la diffusion du spencerisme. Bergson est très marqué par la « philosophie scientifique » prônée par l'Anglais, qu'il oppose au vieil éclectisme, et au kantisme de Lachelier et de ses élèves. Cinquante ans plus tard, dans *La Pensée et le Mouvant*, il écrit que pendant les années 1880 il avait été « fort attaché à la philosophie de Spencer¹ ». Comme l'observe justement Henri Gouhier, ni Lachelier ni Ravaisson, ni aucun autre philosophe, qu'il soit kantien ou « spiritualiste », n'avaient immédiatement marqué Bergson, ses recherches vont « dans une autre direction, celle qu'indique alors l'évolutionnisme de Spencer² ».

Comment expliquer le compte rendu de ce *Kant*? Il s'agit certes d'un écrit presque complètement dépourvu d'intérêt philosophique, un travail fait sur commande, comme d'ailleurs la traduction d'*Illusions*. Mais, comme Bergson portait quelque intérêt pour les recherches psychologiques de Sully, il en allait de même pour le travail de Wallace. D'origine écossaise, William Wallace (1844-1897) avait enseigné la philosophie morale au Merton College d'Oxford. Avant de publier le livre sur Kant, et les suivants qui portèrent sur Schopenhauer (*Life of Arthur Schopenhauer* en 1890) et sur l'épicurisme (*Epicureanism*, 1880), il avait été le premier à traduire en anglais des morceaux de la *Logique* de Hegel, qu'il avait rassemblés dans deux recueils (*The Logic of Hegel*, 1872; *Hegel's Philosophy of Mind*, 1894). Son travail était inspiré par Benjamin Jowett (1817-1893), le premier à se lancer dans une traduction de Hegel, qu'il n'avait pourtant pas publiée. À la différence du physicien James Hutchinson Stirling (1820-1909), qui dans son volumineux *The Secret Hegel* (1860) avait fait de l'Allemand le défenseur de la foi contre le monde moderne, Jowett et ses étudiants, Edward Caird (1835-1908) et T. H. Green (1836-1882), tentaient de montrer l'accord entre la philosophie de Hegel et la science moderne. Wallace, camarade du plus fameux F. H. Bradley (1846-1924)

1. Henri Bergson, « Le possible et le réel », in *La Pensée et le Mouvant*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 2009, p. 102.

2. Henri Gouhier, *Bergson et le Christ des évangiles*, Paris, Vrin, 1987, p. 32-33.

au Merton College d'Oxford, avait certes insisté sur la compatibilité entre la philosophie hégélienne et la religion chrétienne, mais avait surtout souligné la compatibilité entre l'idéalisme et les résultats de la science positive, spécialement ceux de la théorie de l'évolution proposée par Darwin et reprise par Spencer, qu'il mentionnait abondamment dans ses commentaires et introductions. La dialectique de Hegel apparaissait à Wallace comme « la sélection naturelle, motivée par la lutte pour l'existence¹ ». Même dans le petit *Kant*, Wallace ne manque pas de confronter la biologie kantienne avec celle des « darwiniens » et de souligner les erreurs commises par le penseur de Königsberg².

On peut donc comprendre l'intérêt que Ribot pouvait porter aux travaux historiques de Wallace : deux ans auparavant, la *Revue philosophique* avait déjà hébergé un compte rendu, signé « A. B. », du livre *The Epicureanism*³. Il est significatif que, dans son compte rendu, Bergson apprécie surtout la première partie du livre, où Wallace aborde la philosophie de Kant « par l'étude du milieu où le philosophe a vécu et des influences qu'il a dû subir ». Bergson souligne le penchant de Kant à « contracter des habitudes » au cours de sa vie. Cette expression, lourde de résonances ravaissioniennes, sera utilisée dans les ouvrages ultérieurs pour caractériser à la fois la vie et la conscience. En appréciant l'attention portée par Wallace à l'influence exercée par l'empirisme écossais sur le criticisme, le jeune professeur ne manque néanmoins pas de relever son héritage cartésien. L'interprétation de Kant proposée par Wallace – compatible avec le rationalisme cartésien et le caractère progressif de la science – semble différer légèrement de l'interprétation proposée au même moment par Lachelier, qui avait mis au centre du kantisme l'« unité originairement synthétique de l'aperception », la libre activité de synthèse d'un divers qui s'oppose à elle et résiste. On devra attendre encore une dizaine d'années avant que Bergson ne soit capable d'élaborer une synthèse originale des influences philosophiques (empirisme anglo-saxon, psychopathologie, spiritualisme

1. William Wallace (éd.), *The Logic of Hegel*, Oxford, Clarendon Press, 1873, p. CLXXX ; nous traduisons.

2. William Wallace, *Kant*, Londres, Blackwood et Cie, 1882, p. 113.

3. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. XII, juillet-décembre 1881, p. 77-85.

ravaissonien, kantisme de Lachelier, etc.) qui avaient marqué sa jeunesse, avant qu'il ne soit aussi capable de trouver une solution originale au problème du conflit entre passivité (l'habitude) et activité (libre imposition de formes) propre à l'esprit.